Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 9 (1944)

Heft: 5

Artikel: Pour une appréciation meilleure de l'art cinématographique : à propos d'une expérience lausannoise

Autor: G.D.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-732590

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FACHORGAN FÜR DIE SCHWEIZ. KINEMATOGRAPHIE

Schweizer film Suisse

REVUE DE LA CINÉMATOGRAPHIE SUISSE

9ème année . 1944
No. 5 . 30 janvier

Paraît mensuellement — Prix de l'abonnement: 12 mois fr. 10.—, 6 mois fr. 5.—
Éditeur: Association cinématographique Suisse — Imprimé par E. Löpfe-Benz, Rorschach
Commission de la rédaction: G. Eberhardt, Dr. Th. Kern, V. Zwicky, M. Rey-Willer, E. Löpfe-Benz
Régie d'annonces: Reag S.A. de réclame, Zurich, Weinbergstrasse 11, Tél. 83333

On s'informe des nouveaux films par les annonces des maisons de location

Pour une appréciation meilleure de l'art cinématographique

A propos d'une expérience lausannoise.

(De notre collaborateur régulier.)

Le cinéma joue un rôle toujours plus important dans la vie de tous les hommes. Notre correspondant de Londres insiste à juste titre sur l'exceptionnelle portée de son influence, et sur le fait que, moyen de distraction, le film doit être aussi et avant tout *moyen d'éducation, moyen de connaissance.*

Jusqu'à ces dernières années, tout un public cultivé négligeait systématiquement le cinéma. Par principe! «Distraction à bon marché!» «Amusement de foules!» Et l'attitude réservée et hostile de ces milieux ne faisait qu'accroître la propension des producteurs à sortir des bandes «gros public».

Une amélioration très nette s'est fait sentir depuis deux ans. De part et d'autre. On reconnaît définitivement la valeur artistique de l'œuvre filmée, dans toutes les classes du public comme chez les producteurs. Cet affinement du goût est un pas immense qui se franchit dans l'histoire de l'art cinématographique.

On a eu de la peine à y arriver. Cela provient sans doute d'un fait assez simple: le manque de références, de doctrines, d'échelle des valeurs. Pour tous les arts pratiqués depuis longtemps, il s'est formé au cours des siècles une tradition, un goût général, une somme d'analyse et de synthèse des œuvres de l'esprit humain. Il s'est établi une doctrine, variable dans le détail, immuable sur le fond. Il y a là un acquis dont participe plus ou moins tout civilisé, même assez inculte. Personne n'essaierait de soutenir sérieusement aujourd'hui que Phidias, Raphaël, Shakespeare ou Beethoven sont d'insignifiants personnages — même s'il ne sait presque rien d'eux. Mais le film est encore trop jeune pour bénéficier de cette estime «a priori». Mis à part quelques grands noms, c'est depuis relativement peu d'années qu'on voit se dessiner des «écoles» dans le film comme en peinture, qu'on apprend à reconnaître des parentés de style, des filiations de grands metteurs en scène.

Un point est très important pour que cette éducation, cette culture cinématographique aillent toujours en s'améliorant, c'est de donner aux amateurs la possibilité de *revoir* des films anciens de valeur. C'est le seul moyen de faire sentir les progrès techniques et artistiques, l'évolution des genres, l'amélioration du goût. On peut relire un livre pour former peu à peu sa culture littéraire; voir et revoir les œuvres des grands peintres, entendre ou déchiffrer des partitions musicales — mais on ne peut guère revoir un film à sa guise. Comment résoudre le problème?

Les directeurs de salles connaissent mieux que nous la question des «reprises». Elles sont en général réservées aux mois ou aux semaines creuses, et aux films à grand succès. Ce ne sont pas toujours les meilleurs, ni surtout ceux qu'on a besoin de revoir pour les juger, ou qui font époque dans l'histoire du cinéma. Une salle ne peut pas vivre de reprises de films discutés, d'œuvres d'avant-garde qui restent des documents précieux. Ces films ne font, même en première, qu'une carrière assez brève: le cinéma est un art, mais c'est un art qui doit «*rendre*». Et un directeur de salle avisé ne peut pas renoncer délibérément aux nouveautés qu'exige toujours le grand public. Alors?

Une solution très heureuse a été trouvée, nous semble-t-il, par une grande salle lausannoise, dont les «cinq à sept» connaissent un succès croissant. On y

ZÜRICH
Weinbergstrasse 54
Tel. 84200

FILMTECHNISCHE INDUSTRIE
CINEGRAM S.A.
INDUSTRIE DU FILM CINÉMATOGRAPHIQUE

GENÈVE
3, rue Beau-Site
Tél. 26230

projette en effet des reprises de valeur tous les jours de semaine à 17 heures.

Je tiens expressément, nous a déclaré M. Glass, son directeur, à donner dans ces cinq-à-sept des œuvres qui attirent un public particulier. Cela ne peut jamais être un très gros succès de recette, mais on couvre sans trop de peine les frais supplémentaires, et c'est l'essentiel. Je voudrais pouvoir projeter à cette occasion des films du genre «Citizen Kane», «Tobacco Road», etc.: vous voyez ce que j'entends. Des films discutés, qui amènent au cinéma un public un peu nouveau. D'ailleurs, nous remarquons des visages très nouveaux dans ce public des «cinq-à-sept». Pour «Les Loups», ou surtout «Verts pâturages», qui dut être prolongé, nous avons eu des spectateurs inespérés. Et les étudiants fréquentent beaucoup ces séances. Elles attirent donc au cinéma — et par la suite aux films nouveaux également — un public encore peu familier des salles obscures, et elles permettent aux jeunes de voir des films datant de cinq ou dix ans; de faire des comparaisons, d'apprécier mieux bien des choses. Pour cela déjà, dit avec raison le directeur du «Capitole», l'expérience méritait d'être faite.

Nous échangeons quelques idées sur les films qui vaudraient la peine d'être présentés en cinq-à-sept. Nous évoquons «*La forêt pétrifiée*», une des premières bandes qui réunit Leslie Howard et Bette Davis — qui nous donnera un festival Leslie Howard? — «*Peter Ibbetson*» d'étrange mémoire, «*Winterset*» d'Alfred Santell, et jusqu'à la «*Naissance d'une nation*» de Griffith, récemment montré à Bâle. Mais mon interlocuteur n'estime pas qu'on puisse remonter si loin: le public ne «marcherait» plus; des bandes de ce genre ne peuvent intéresser que des spécialistes et des critiques, dit-il.

Il faut que le public pense aussi à la difficulté, voire à l'impossibilité d'obtenir certains films anciens, note M. Glass. Beaucoup ont été détruits, en Suisse ou à l'étranger. Allez chercher «Le Congrès s'amuse» en version originale! Ou bien certaines bandes sont dans un état qui exige de l'opérateur des tours de force continus à chaque projection!

Pas moins: l'initiative est extrêmement intéressante; aisément rentable pour le directeur, elle peut contribuer puissamment à former le goût du public, à attirer au cinéma certains milieux un peu distants. Le succès rapide des cinq-à-sept du Capitole lausannois encouragera, on veut l'espérer, d'autres salles de nos grandes cités suisses à organiser des séances du même genre, là ou elles n'existent pas encore. *G. D.*

Un acteur qui est en même temps un éducateur

La personnalité de Spencer Tracy.

Parmi des centaines de masques surgit brusquement un visage — un vrai. A-t-on oublié de le stéréotyper comme les autres? Que fait donc cet homme au milieu des fantoches? Est-il vraiment à sa place ou s'est-il égaré?

Voyez-le évoluer avec une aisance souveraine, les mains dans les poches du veston, naturel et sain en plein royaume de l'artifice. Quel que soit le milieu où il se présente, il y paraît naturel; on le sent chez lui, car il apporte lui-même en sa personne l'atmosphère qui lui est nécessaire. Il n'use d'aucun truc, d'aucun effet facile pour endormir le meilleur sens du spectateur et lui faire avaler n'importe quoi: il éveille au contraire; il rend exigeant, sévère. Il tire de leur inconscience les gens auxquels il se montre. Son regard calme et tranquille fixe un moment nos yeux hagards, toujours à la recherche de sensations nouvelles. Il nous oblige à *voir* une fois pour de bon. A ce coup d'œil tout ensemble pénétrant et pitoyable, à cette lucidité qui est en même temps toute bonté, on reconnaît d'emblée cet infatigable chercheur d'âmes, ce pêcheur d'hommes qu'est Spencer Tracy.

Les producteurs le revêtent volontiers de la soutane du prêtre. Mais cet acteur qui n'a rien du comédien, n'a pas besoin de cette étiquette. Ce n'est pas l'habit qui fait le moine. En officier follement audacieux (dans *Passage du Nord-Ouest)*, il témoigne de ce même sens de la fraternité humaine qui marque toutes ses créations. En reporter acharné *(Stanley & Livingstone)* il apporte au milieu de la brousse africaine une âme et une humanité vivantes. En détective de Scotland Yard *(Marie Galante)* il devient, sans prendre en rien les allures classiques du policier, l'avocat de toutes les créatures sans défense, aussitôt qu'il a reconnu leur innocence. Dans la lutte pour la vie la plus brutale *(La fièvre du pétrole)*, en prospecteur passionné comme en boxeur de classe, il reste toujours celui qui comprend et qui pardonne, celui qui s'efface et renonce à son propre bonheur pour celui des autres.

Non, Spencer Tracy n'a pas besoin de la soutane pour faire valoir sa personnalité extraordinaire et sa compréhension, son amour des hommes. Elles transparaissent sous tous les vêtements, du veston de voyage et du costume de ville jusqu'à l'uniforme. Et ce magnifique gaillard n'a rien de spécifiquement américain. Dans chaque film, il finit toujours par dominer même d'autres personnages aux rôles plus importants. C'est que le spectateur se sent attiré vers lui par une sorte de parenté morale, par un contact immédiat d'homme à homme qui est indépendant de toute race et de tout langage. Il est, sous des formes diverses, ce que nous avons de meilleur en nous. Il *est*, il ne joue pas.

Voici sept ans que nous le «fréquentons» — ce mot qui serait ridicule pour d'autres paraît tout naturel en ce qui le concerne. C'est la vieille connaissance et presque l'ami personnel de millions de spectateurs répandus sur toute la surface du globe. Sa personnalité s'est imposée dès son premier grand film *(San Francisco)*; elle est restée dès lors au premier plan, sans la moindre éclipse.

Dans des films plus anciens — comme *Mannequin*, où il paraissait aux côtés de Joan Crawford, on remarquait déjà sa nonchalance sympathique, son allure négligée avec ses cheveux dans le cou, et surtout ses yeux pénétrants — très rapprochés, si l'on y prend garde — qui fouillent jusqu'à la conscience sans avoir l'air d'y toucher. Et sa voix métallique, qui prend soudain une portée et une résonance surprenantes dans les moments graves. On sentait alors déjà chez lui cette résignation décidée qui surmonte malgré tout au dernier moment la faiblesse véritable. Une patience inépuisable transforme chez lui les défaites apparentes en victoires intérieures: c'est l'aventure même qu'il vécut dans «*I Take This Woman*» (La femme de l'année) avec Hedy Lamarr. Un idéaliste, pour lequel la cause en jeu